

Etre soldat en Algérie face à un ennemi de l'autre sexe

In *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, tome 109, 2002, n°2, p.143-150.

La colonisation française sur la terre d'Algérie a été marquée par l'importance démographique de la population d'origine européenne. En 1954, ceux que les autorités militaires appellent des « Français de Souche Européenne », par opposition aux « Français de Souche Nord-Africaine » – la population juive, naturalisée collectivement par le décret Crémieux, n'étant pas référée à cette origine pourtant partagée avec les « Français Musulmans » - sont près d'un million. Il a fallu une guerre de sept ans et demi pour mettre fin à une présence française plus que centenaire. La guerre s'est menée au cœur même des populations, charriant violences et souffrances de tout côté. En Algérie comme en France, les civils ont été visés, qu'ils soient algériens ou français, même s'ils ne connurent ni les mêmes agresseurs ni dans les mêmes proportions.

Pour réprimer les nationalistes armés assimilés à des « rebelles » en révolte contre l'ordre colonial, des troupes armées sont rapidement envoyées en Algérie. Leur nombre augmente, ainsi que leur latitude d'action, au fur et à mesure que les « hors-la-loi » du FLN et de l'ALN étendent leurs actions terroristes et militaires, inquiétant le pouvoir français.

Engagée dans la lutte contre les maquis, l'armée française se trouve rapidement aux prises avec une guerre sans champ de bataille, où les distinctions entre le front et l'arrière sont brouillées, où les femmes aussi peuvent être des ennemis. Outre ce danger potentiel inédit, les Algériennes elles-mêmes sont pour les jeunes soldats une réalité totalement nouvelle.

En effet, si les hommes algériens sont rares sur le territoire métropolitain quand commence la guerre d'Algérie, la présence des femmes y est carrément anecdotique. En Algérie, c'est largement par les femmes – réduites à un type : l'Algérienne, la musulmane bien souvent - que passe la découverte de la réalité sociale algérienne dans ce qu'elle a, pour un Français de cette époque, de proprement stupéfiant ou exotique.

L'étude de quelques unes de ces confrontations entre soldats et femmes algériennes permet de poser l'hypothèse d'un objet éclairant largement le rapport colonial. Plus précisément, ces confrontations livrent peut-être une des clés de la guerre d'Algérie, dans laquelle les combats ne sont qu'une des multiples expressions de la situation coloniale, de son ébranlement, de sa remise en cause et de la lutte pour son maintien.

Avant la confrontation physique avec les femmes algériennes, les soldats ont pu les rencontrer sur des supports commerciaux, notamment sur les cartes postales. Bien que disparues de la production de masse à partir des années 1930, une série

comme « scènes et types » marque encore l'imaginaire. Les modèles en sont soit des prostituées soit des femmes de certaines tribus que leurs coutumes ne rendaient pas hostiles au photographe, telles les Ouled Naïls. Les femmes y sont voilées ou dévoilées, souvent lourdement chargées de bijoux. Leurs corps jeunes sont parfois offerts au regard, au travers d'un déhanchement ou, plus directement, d'une poitrine dénudée rappelant les harems des peintres interdits aux photographes¹.

De fait, parmi les grands thèmes qui caractérisent la représentation des Algériens musulmans par la métropole - l'étrangeté (Arabe incompréhensible, impénétrable, inquiétant aussi); la religion (un islam fait d'adorateurs et de sacrificateurs étranges); la fainéantise, etc. - la sexualité occupe une place importante. Malek Chebel la décrit comme excessive, archaïque, pré-sentimentale. L'homme arabe y est vu comme polygame et polysensuel tandis que la femme, obstinément voilée, se dérobe toujours au regard occidental - d'où l'importance du dévoilement opéré dans les cartes postales². Si l'angoisse et le désir se mêlent dans la relation ambiguë qu'entretiennent les Occidentaux avec l'Autre maghrébin, cette ambiguïté est particulièrement présente dans l'image des femmes, dont le voile est comme le symbole de ce pays qui se dérobe et qu'on dévoile, sans arriver à le dominer, sans arriver surtout à combler la peur qu'on a de lui.

En outre, dans le face-à-face social des hommes entre eux, le Français est dans une situation diminuée face à l'Algérien : à lui, dont la femme est visible par tous et offerte aux désirs des autres hommes, on refuse le pouvoir de voir les femmes algériennes³. Maurice Viollette, gouverneur général de l'Algérie dans les années 1920, a d'ailleurs décrit cette frustration des hommes européens comme étant un des éléments de la situation coloniale.

Cette frustration existe aussi pour les soldats venus faire la guerre en Algérie. Elle se combine et évolue avec la perception qu'ils ont de leurs ennemis. Dans les premières années de la guerre, les femmes ne sont pas perçues comme des ennemies. Elles ne le deviennent que progressivement et, avec cette évolution, une libération de la violence à leur égard a lieu.

Le FLN était en effet très peu favorable à la présence de femmes parmi les combattants armés. Il y eut des maquisardes : Djamilia Amrane en estime le nombre à environ 2000 pour toute la guerre⁴. Mais les femmes sont surtout présentes dans les fonctions qui leur sont traditionnellement dévolues en temps de paix : les soins, la cuisine, l'hébergement. Leur relative discrétion aux yeux des Français amène aussi à leur confier des tâches d'agents de liaison. De véritables cellules féminines sont même constituées. A Alger, en 1956 et 1957, les femmes sont utilisées pour porter les

¹ Leïla Sebbar, Jean-Michel Belorgey, *Femmes d'Afrique du Nord. Cartes postales (1885-1930)*, Saint-Pourçain-sur-Sioule, ed. Bleu autour, 2002, 132 p.

² Malek Chebel, « L'image de l'autochtone maghrébin », in Nicolas Blancel, Pascal Blanchard et Laurent Gerverau (dir.), *Images et colonies*, BDIC/ACHAC, 1993, 304 p., p.272-279.

³ A ce propos, Hartmut Elsenhans écrit : « Les normes de comportement traditionnel de la population colonisée empêchaient le colonisateur d'exercer sa domination dans cette sphère de l'existence » (*La guerre d'Algérie 1954-1962. La transition d'une France à une autre. Le passage de la IV^e à la V^e République*, Paris, Publisud, 2000, 1071 p., p.186).

⁴ Djamilia Amrane, *Des femmes dans la guerre d'Algérie*, Khartala, 1994, 218 p. Les maquisardes sont très jeunes pour la plupart, puisque plus de la moitié ont moins de 20 ans et 90% moins de trente ans.

bombes : est alors révélées d'un coup leur efficacité et, en même temps, leur implication dans le combat. L'armée française en tire les conséquences qui s'imposent : les femmes deviennent suspectes, alors qu'elles étaient jusqu'à présent considérées comme victimes, comme passives – la guerre étant finalement une affaire d'hommes, l'image du machisme de la société algérienne contribuant à l'aveuglement des militaires français.

Une étude datée de juin 1958 sur le contrôle de la population suggère ainsi d'étendre « systématiquement » le « passage au crible – devant le fichier des suspects - des éléments mâles [...] aux éléments féminins »⁵. En 1959, un tournant est définitivement franchi dans toute l'Algérie. Tous les quartiers du corps d'armée d'Alger ont ainsi reçu, en mars, une directive du général Massu invitant les troupes luttant contre « l'organisation politico-administrative » du FLN à ne « pas négliger les femmes, parmi lesquelles le rebelle fait actuellement un effort de recrutement »⁶. Enfin l'étude lexicale des journaux de marche est sans ambiguïtés : abattre une femme n'est plus présenté comme une bavure mais comme un fait militaire ; aux « x rebelles et x femmes » succèdent des « x rebelles dont x femmes » qui traduisent l'inclusion dans le groupe hostile des éléments féminins de la population. En 1960, dans toute l'Algérie, l'armée française a de nouvelles ennemies.

Les relations des soldats français avec des femmes identifiées comme dangereuses – d'un danger imprécis certes mais réel et alimentant au minimum la méfiance – sont de plusieurs natures mais la dimension sexuelle y est toujours forte.

Le contrôle de la population est l'acte de guerre le plus banal. C'est aussi là que se joue la guerre : précisément dans le contrôle de la population algérienne. Cette surveillance est l'occasion idéale de perpétrer des viols. Le sentiment de puissance, qui se dégage de ces opérations, les consignes parfois très méticuleuses de fouilles forment un terreau fertile en violences étrangères aux nécessités militaires. Une des consignes fréquentes lors des contrôles d'identité ou des fouilles de villages était en effet de s'assurer de la véracité du sexe des femmes : cela pouvait aller d'une palpation sur les vêtements jusqu'à l'obligation faite aux femmes de soulever leur robe. Vérifier le sexe des femmes pouvait aussi s'entendre au sens propre. S'assurer de leur pilosité - puisque le pubis rasé était considéré comme une preuve irréfutable de relations sexuelles récentes – permettait d'obtenir une information sur leur mari.

De la surveillance abusive au viol, la frontière est parfois ténue. Les viols ont été nombreux en Algérie même s'ils sont demeurés officiellement interdits et ont pu être sanctionnés. Dans certains endroits, néanmoins, ils semblent avoir été particulièrement massifs. Il faudrait toutefois encore travailler sur ce point. Les témoignages sont rares et les sources peu abondantes. Mouloud Feraoun, commentateur des progrès de la guerre dans sa Kabylie natale, constitue sur ce point une source exceptionnelle. Dans son journal, il décrit le viol comme une pratique

⁵ Étude sur la participation des détachements de contre-espionnage offensif aux opérations militaires, le 29 juin 1958, 85 pages, 1R 338/1* (SHAT).

⁶ Annexe à la directive du 24 février 1959. Annexe n°1 sur la technique policière, le 10 mars 1959, parue in *Revue Historique des Armées*, 1995, n°3, p.52-54.

courante en Kabylie⁷ et évoque bien le lien entre fouille et viol : « Lorsque les militaires les délogent de chez eux, les parquent hors du village pour fouiller les maisons, [les hommes du village] savent que les sexes des filles et des femmes seront fouillés aussi. »

Mouloud Feraoun révèle très nettement le bouleversement des codes sociaux qui s'ensuivit. Dans cette société où la virginité des femmes est la valeur suprême, les hommes se sont révélés faillibles, indignes : ils ont été impuissants à les protéger de cette violence qui est bien un affront à la communauté, possession imposée à tous⁸.

En portant atteinte aux fondements des valeurs de la société algérienne – la virginité des femmes, l'honneur des hommes –, le viol avait le pouvoir de détruire cette communauté. En ce sens, le viol de guerre est une violence politique – c'est-à-dire en dernière instance, à cette époque, une affaire d'hommes⁹. A l'inverse, en choisissant de l'ignorer, de l'effacer, les Algériens déniaient à l'armée française son pouvoir destructeur, alors que la sape était à l'œuvre quotidiennement¹⁰.

En outre la dimension sexuelle du viol débordait celle de la violence directe imposée aux femmes : elle était viol d'une population, ce que les conséquences des viols montraient encore plus nettement. De ces viols naquirent des enfants. Mouloud Feraoun les évoque mais il est un des rares. « *Dans un village des Béni-Ouacifs, note-t-il, on a compté 56 bâtards* ». Il y eut vraisemblablement un débat au sein de l'Armée de Libération Nationale dans certains endroits sur la survie de ces enfants. Dans un entretien avec Djamilia Amrane, Mimi ben Mohamed en parle explicitement : « *Fahia [Hermouche] et moi avions posé le problème du viol. Les nôtres, au début, ils ne voulaient pas le croire. Bon après, ils savaient. Toutes ces grossesses qu'allons-nous en faire ? Alors le commandant Si Lakhdar, peut-être parce qu'il était jeune, a dit : "Bon, on tue les bébés". Nous avons dit : "Non, ce n'est pas possible, on ne peut tuer des innocents. Les gosses n'y sont pour rien et les femmes non plus, puisqu'elles ont été obligées. Ce n'est pas possible de détruire un enfant comme ça, ce serait un crime". Effectivement, ils ne l'ont pas fait, ils ont gardé tous ces enfants. Les maris n'en voulaient pas, mais finalement ils les ont gardés. Il y a eu des difficultés, mais chacun a compris ...* »¹¹. Ce témoignage n'éclaire que faiblement cette zone sombre de la guerre (et il faudrait ajouter aux viols perpétrés par les militaires français ceux qui sont dus aux militaires de l'ALN). Mais il montre bien que la durée du viol dépasse celle du moment de la violence sexuelle.

⁷ Son témoignage corrobore les accusations contenues dans *El Moudjahid* du 3 août 1959 qui fait état de viols répétés en Kabylie entre mi-avril et mi-juillet 1959.

⁸ Les analyses fondatrices sur ce sujet sont celles de Germaine Tillion, *Le harem et les cousins*, Seuil, 1966, 218 p. On peut lire aussi la contribution de Raymond Jamous, « Interdit, violence et baraka. Le problème de la souveraineté dans le Maroc traditionnel » (in Ernst Gellner (dir.), *Islam, société et communauté. Anthropologies du Maghreb*, ed. du CNRS, 1981, 163 p.) et « Le corps dominé des femmes ou la valeur de la virginité » in Monique Gadant, *Le nationalisme algérien et les femmes*, L'Harmattan, 1995, 302 p., p.245-268. Gerda Lerner explicite davantage la question du viol (*The Creation of Patriarchy*, New-York, Oxford University Press, 1986, p.80) : « L'impact sur la population conquise du viol des femmes conquises était double : il déshonorait les femmes et implicitement servait de castration symbolique de leurs hommes. Les hommes des sociétés patriarcales, qui ne peuvent protéger la pureté sexuelle de leurs femmes, sœurs et enfants, sont vraiment impuissants et déshonorés », citée par Jeffrey Burds et traduite en français par nos soins.

⁹ Lorsqu'il décrit finalement le viol pendant la Première Guerre mondiale comme une histoire entre hommes, Stéphane Audoin-Rouzeau arrive à la même conclusion.

¹⁰ Ainsi, le 3 avril 1958, réagissant à l'enrôlement des femmes par les maquisards, Mouloud Feraoun note : « *Un monde nouveau est peut-être en train de s'édifier sur les ruines, où la femme portera culotte, au propre et au figuré, où le reste des vieilles traditions sur l'inviolabilité, au propre et au figuré, de la femme, sera balayé comme quelque chose de gênant* ».

¹¹ Djamilia Amrane, *Des femmes dans la guerre d'Algérie*, op. cit., p.47.

Les consignes données aux Algériens dans la région de Mouloud Feraoun témoignent du souci de ne pas laisser apercevoir la puissance ravageante de cette violence. « Les fellagha de leur côté ont expliqué aux femmes, texte du Coran à l'appui, que leur combat à elles consistait précisément à accepter l'outrage des soldats, non à la rechercher spécialement, à le subir et à s'en moquer. (...) Au surplus, il est recommandé de ne pas parler de ces choses, de ne pas laisser croire à l'ennemi qu'il a touché la chair vive de l'âme kabyle si l'on peut dire, de se comporter en vrai patriote qui subordonne tout à la libération de la patrie enchaînée. »

Les sources étant – sauf exception – particulièrement muettes sur le sujet, j'ai entrepris de poser des questions sur le viol aux soldats et officiers que j'ai rencontrés. L'émergence de ce thème a souvent produit un certain étonnement chez eux. Le malaise est évident et le fait d'en parler avec une femme n'a sans doute pas facilité les choses. Ces entretiens ont cependant permis d'apporter des éléments pouvant être utilement croisés avec les sources écrites de l'armée afin de mieux cerner ces viols. Tout d'abord ils sont toujours accomplis en groupe : au minimum les soldats français sont deux, l'un protégeant l'autre. Dans les opérations de contrôle de population, ils peuvent être quelques-uns, se relayant pour la garde de la maison où se trouve la victime. Cette structure collective de la violence est aussi celle de la torture. Si le « groupe primaire » c'est-à-dire l'unité militaire de base est bien ce lieu « d'exacerbation des valeurs viriles » dont a parlé Stéphane Audoin-Rouzeau¹², il trouve une confirmation particulièrement radicale de sa virilité dans cette violence.

En outre les viols sont toujours accomplis sous la contrainte d'une arme, celle du violeur ou celle de ses camarades. La dimension violente de la virilité est ici, en quelque sorte, soulignée par les armes pointées sur la femme ou sur ses proches ou sur sa maison. La guerre devient alors guerre des genres : l'affirmation par les soldats d'une virilité violente renvoie les autres, les ennemis - femmes et hommes - du côté d'un féminin à posséder, à soumettre. Ce crime est l'occasion de la confrontation violente entre une image de soi et une image de l'autre, d'où l'homme doit ressortir viril et la femme conquise.

Cette dimension, essentielle, est aussi celle de la guerre en Algérie. Elle permet de voir à quel point le centre de cette violence n'est pas sexuel. Dans ces viols, le sexe de l'homme n'est finalement qu'un moyen - mais un objet peut lui être substitué - et le sexe de la femme n'est qu'une fin intermédiaire. La fin ultime, c'est la femme elle-même et, au-delà d'elle et à travers elle, ses groupes d'appartenance. Le désir y est moins sexuel que volonté de possession et d'humiliation - ce qui permet aussi d'éclairer le fait que des hommes puissent avoir en été victimes.

¹² Stéphane Audoin-Rouzeau, *op. cit.*, p.77.

Cependant, si la dimension ennemie des femmes algériennes explique un certain nombre de traits et en particulier l'impunité dont ont pu bénéficier les violeurs, les femmes n'ont pas disparues sous les ennemies.

Les violences faites aux femmes en ces temps de guerre renvoient à la manière dont celles-ci étaient considérées mais aussi à l'influence éventuelle du contexte guerrier sur ces représentations. Sélectionnés aptes pour le service militaire, les appelés arborent souvent au départ des « Bon pour les filles » cousus sur leur poitrine. Mais ils sont très jeunes et leurs expériences sexuelles sont souvent pauvres. En Algérie, les femmes qu'ils fréquentent sont surtout celles qu'ils affichent au-dessus de leur lit, découpées dans les magazines ou photos de leurs flirts. En fait d'expérience sexuelle, la guerre a sans doute été surtout une période de frustration dans un cadre exclusivement masculin – que l'organisation de Bordels Militaires de Campagne ne compensa pas¹³.

C'est ainsi que les anciens soldats interrogés aujourd'hui situent le plus souvent le viol dans un cadre de désir sexuel. On retrouve dans leurs justifications ou leurs témoignages les lieux communs sur les viols des femmes en temps de guerre qui viennent alors s'ajouter à ceux qui existent sur le viol lui-même. Pulsions irrésistibles, expression de la nature de l'homme, acte dont le caractère criminel ou transgressif ne serait pas évident dans tous les cas, le viol connaît, dans le contexte désinhibant de la guerre, un terrain d'expansion privilégié et incontrôlable.

En fait, situer le viol sur le terrain du désir et du désirable permet de masquer ce qui se joue dans cette violence de guerre spécifique. Mais ce déplacement sur le terrain du désir dit aussi qu'est en jeu dans cet acte violent quelque chose qui a trait à la virilité et à l'affirmation de l'identité virile. Identité virile qui, en temps de guerre, prend des visages spécifiques.

L'initiation à la sexualité de ces hommes nés entre 1930 et 1942 (pour les appelés) a été marquée par la prégnance morale d'une société où sexe hors mariage rimait avec péché, et où l'affirmation de l'identité virile passait par une sexualité dominée par une confrontation du féminin et du masculin au profit de ce dernier. Dans ce contexte où être un homme s'éprouvait entre hommes et face aux femmes, la guerre fournissait le terrain idéal pour une mise à l'épreuve, une initiation¹⁴. La guerre signifiait une surenchère au quotidien dans l'affirmation de l'identité virile grâce à la pratique de la violence, la possession d'une arme, l'exaltation de la force.

Tout se passe comme si les hommes entre eux, dans ces petits groupes que sont les unités militaires élémentaires, obéissaient à d'autres codes. Ce monde de valeurs légèrement décalées par rapport aux normes sociales, qui en sont un dérivé atténué, existe déjà en temps de paix mais l'atmosphère exclusivement masculine de la vie combattante accroît son importance - les contrepoids sociaux et féminins étant, pendant de longs mois, à distance.

¹³ Des viols d'hommes ont certainement eu lieu dans ce cadre. Daniel Zimmermann les évoque dans son entretien avec Andrew Orr : « L'homosexualité sadique. Les viols par sodomie, des expressions comme "couper les couilles, la bite", qui revenaient tout le temps au fil des conversations, comme un leitmotiv : cela devait réveiller des pulsions très troubles chez ces garçons. Chez moi le premier d'ailleurs. [...] C'est une période qu'on a vécue entre parenthèses par rapport à notre vraie personnalité. Il y a un fort dédoublement, spécifique à cette guerre ». Andrew Orr, *Ceux d'Algérie. Le silence et la honte*, Payot, 1990, 245p., p.111.

¹⁴ Voir George L. Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, éd. Abbeville, 1997, 216 p.

On peut comprendre que la dimension transgressive de cette violence ait ainsi été atténuée pour les soldats. Il n'est pas étonnant alors que certains hommes se soient vantés de leur crime¹⁵, le vil devenant alors l'équivalent d'un trophée de chasse, d'une bravoure de guerre.

Etre soldat, c'est bien vivre dans la peur de l'autre et dans la domestication de cette peur, l'ennemi étant cet autre dont on attend la défaite mais aussi la reconnaissance de sa propre victoire. Or quand l'autre est féminin, l'« être soldat » apparaît conjugué au masculin. D'une certaine manière, les femmes font exister les hommes et les confrontations des soldats avec des ennemies révèlent des éléments constitutifs d'une identité masculine en guerre. Une étude plus poussée de ces confrontations permettrait aussi de redistribuer le féminin et le masculin dans la guerre, d'affiner l'analyse des transgressions nourries par la guerre et dont celle-ci se nourrit et enfin d'éclairer les valeurs avec lesquelles une société donnée combat¹⁶.

¹⁵ Un des témoins interrogés par Claire Mauss-Copeaux relate aussi cette vantardise après un viol collectif, in *Appelés en Algérie. La parole confisquée*, Hachette Littératures, 1999, 333 p., p.154.

¹⁶ Cet article n'aura pu être qu'une ébauche de ces différents thèmes que des travaux ultérieurs tenteront de compléter.

